

## DIDEROT.

---

### DU VRAI, DU BON, DU BEAU.

Je vois une haute montagne couverte d'une obscure, antique et profonde forêt. J'en vois, j'en entends descendre à grand bruit un torrent, dont les eaux vont se briser contre les pointes escarpées d'un rocher. Le soleil penche à son couchant; il transforme en autant de diamants les gouttes d'eau qui pendent attachées aux extrémités inégales des pierres.

Cependant, les eaux, après avoir franchi les obstacles qui les retardaient, vont se rassembler dans un vaste et large canal qui les conduit à une certaine distance vers une machine. C'est là que, sous des masses énormes, se broie et se prépare la subsistance la plus générale de l'homme. J'entrevois la machine, j'entrevois ses roues que l'écume des eaux blanchit; j'entrevois au travers de quelques saules le haut de la chaumière du propriétaire : je rentre en moi-même, et je rêve.

Sans doute, la forêt qui me ramène à l'origine du monde est une belle chose; sans doute, ce rocher, image de la constance et de la durée, est une belle chose; sans doute, ces gouttes d'eau transformées par les rayons du soleil, brisées et décomposées en autant de diamants étincelants et liquides, sont de belles choses; sans doute, le bruit, le fracas d'un torrent, qui brise le vaste silence de la montagne et de sa solitude, et porte à mon âme une secousse violente, une terreur secrète, est une belle chose!

Mais ces saules, cette chaumière, ces animaux qui paissent aux environs; tout ce spectacle d'utilité n'ajoute-t-il rien à mon plaisir? Et quelle différence encore de la sensation de l'homme ordinaire à celle du philosophe! c'est lui qui réfléchit et qui voit, dans l'arbre

de la forêt, le mât qui doit un jour opposer sa tête altière à la tempête et aux vents; dans les entrailles de la montagne, le métal brut qui bouillonnera un jour au fond des fourneaux ardents, et prendra la forme, et des machines qui fécondent la terre, et de celles qui en détruisent les habitants; dans le rocher, les masses de pierre dont on élèvera des palais aux rois et des temples aux dieux; dans les eaux du torrent, tantôt la fertilité, tantôt le ravage de la campagne; la formation des rivières, des fleuves, le commerce, les habitants de l'univers liés, leurs trésors portés de rivage en rivage, et de là dispersés dans toute la profondeur des continents; et son âme mobile passera subitement de la douce et voluptueuse émotion du plaisir au sentiment de la terreur, si son imagination vient à soulever les flots de l'Océan.

C'est ainsi que le plaisir s'accroîtra à proportion de l'imagination, de la sensibilité et des connaissances. La nature ni l'art qui la copie ne disent rien à l'homme stupide ou froid, peu de chose à l'homme ignorant.

Qu'est-ce donc que le goût?

Une facilité acquise, par des expériences répétées, à saisir le vrai ou le bon, avec la circonstance qui le rend beau, et d'en être promptement et vivement touché.

---

### LE POÈTE DE PONDICHÉRY.

Un jour, il me vint un jeune poète comme il m'en vient tous les jours. Après les compliments ordinaires sur mon esprit, mon génie, mon goût, ma bienfaisance, et autres propos dont je ne crois pas un mot, bien qu'il y ait plus de vingt ans qu'on me les répète et peut-être de bonne foi! le jeune poète tire un papier de sa poche : « Ce sont des vers, me dit-il. — Des vers! — Oui, monsieur, et sur lesquels j'espère que vous aurez la bonté de me dire votre avis. — Aimez-vous la vérité? — Oui, monsieur, je vous la demande. — Vous allez la savoir. — Quoi! vous êtes assez bête pour croire qu'un

poète vient chercher la vérité chez vous? — Oui. — Et pour la lui dire? — Assurément. — Sans ménagement? — Sans doute : le ménagement le mieux apprécié, ne serait qu'une offense grossière; fidèlement interprété, il signifierait : Vous êtes un mauvais poète, et comme je ne vous crois pas assez robuste pour entendre la vérité, vous n'êtes encore qu'un plat homme. — Et la franchise vous a toujours réussi? — Presque toujours... » Je lis les vers du jeune poète, et je lui dis : « Non-seulement vos vers sont mauvais, mais il m'est démontré que vous n'en ferez jamais de bons. — Il faudra donc que j'en fasse de mauvais, car je ne saurais m'empêcher d'en faire. — Voilà une terrible malédiction! Concevez-vous, monsieur, dans quel avilissement vous allez tomber? Ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes n'ont pardonné la médiocrité aux poètes; c'est Horace qui l'a dit. — Je le sais. — Êtes-vous riche? — Non. — Êtes-vous pauvre? — Très-pauvre. — Et vous allez joindre à la pauvreté le ridicule de mauvais poète; vous aurez perdu toute votre vie, vous serez vieux. Vieux, pauvre et mauvais poète, ah! monsieur, quel rôle! — Je le conçois, mais je suis entraîné malgré moi. — Avez-vous des parents? — J'en ai. — Quel est leur état? — Ils sont joailliers. — Feraient-ils quelque chose pour vous? — Peut-être. — Eh bien! voyez vos parents, proposez-leur de vous avancer une pacotille de bijoux. Embarquez-vous pour Pondichéry, vous ferez de mauvais vers sur la route; arrivé, vous ferez fortune. Votre fortune faite, vous reviendrez faire ici tant de mauvais vers qu'il vous plaira, pourvu que vous ne les fassiez pas imprimer; car il ne faut ruiner personne... » Il y avait environ douze ans que j'avais donné ce conseil au jeune homme, lorsqu'il m'apparut. Je ne le connaissais pas. « C'est moi, monsieur, que vous avez envoyé à Pondichéry; j'y ai été, j'ai amassé là une centaine de mille francs. Je suis revenu, je me suis remis à faire des vers, et en voilà que je vous apporte... Ils sont toujours mauvais? — Toujours; mais votre sort est arrangé, et je consens que vous continuiez à faire de mauvais vers. — C'est bien mon projet. »

## JEAN DUCIS.

### LETTRE DE DUCIS A UN AMI.

Vous avez bien raison; il m'est fort indifférent que les hommes du jour me fassent passer pour un imbécile. C'est me rendre mon rôle facile à jouer, si j'étais homme à en jouer un. Je ne ferai aucuns frais ni pour soutenir, ni pour détruire cette belle réputation. Je trouve cela trop commode pour y rien changer.

Que voulez-vous, mon ami? il n'y a point de fruit qui n'ait son ver, point de fleur qui n'ait sa chenille, point de plaisir qui n'ait sa douleur : notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.

Ma fierté naturelle est assez satisfaite de quelques *non* bien fermes que j'ai prononcés dans ma vie. Mais j'entends qu'on se plaint, qu'on gémit, qu'on m'accuse. On me voudrait autre que je ne suis. Qu'on s'en prenne au potier qui a façonné mon argile!

Soyez assuré, mon ami, que je n'ai nul souci sur l'avenir. Je ne dois rien à personne. J'ai du bois pour la moitié de mon hiver, un quartaut de vin dans ma cave, et dans mon tiroir de quoi aller pendant deux mois. Mon petit diner, qui est mon seul repas, est assuré pour quelque temps, comme vous voyez; et je le prendrai, autant que je le pourrai, chez moi, et à la même heure.

Mon revenu, tout chétif qu'il est, suffit à peu près aux dépenses d'un homme pour qui les besoins de convention n'existent pas. Ne concevez donc aucune inquiétude, et dites-vous qu'il me faut bien peu de chose, et pour bien peu de temps.

Mais le chapitre des accidents, des maladies? A cela je réponds que celui qui nourrit les oiseaux saura bien aussi venir à mon aide.

## AUTRE LETTRE A UN AMI.

Vos réflexions sont sages, mon ami; dans les occasions qui le demandent, j'ai le besoin de faire les choses largement. Sachez cependant que quand j'ouvre tout à fait la main libérale, je tiens un peu plus la main qui est la gardienne de la maison et la sœur économe. Mon père, qui était un homme rare et digne du temps des patriarches, le pratiquait ainsi; c'est lui qui par son sang et ses exemples a transmis à mon âme ses principaux traits et ses maîtresses formes. Aussi, je remercie Dieu de m'avoir donné un tel père. Il n'y a pas de jour où je ne pense à lui; et, quand je ne suis pas trop mécontent de moi-même, il m'arrive quelquefois de lui dire : *Es-tu content, mon père?* Il me semble alors qu'un signe de sa tête vénérable me réponde et me serve de prix. Non, je ne serais pas tranquille si tout ce que j'ai cru honnête et convenable de faire n'était pas accompli. Ma pauvreté est fière : je n'ai qu'un méchant pourpoint, mais je n'y veux point de taches.

## DUCLOS.

## LA GLOIRE ET LA CONSIDÉRATION.

La gloire est une récompense morale accordée par la société aux actions et aux vertus d'éclat, c'est un bien que nous avons en dépôt dans l'opinion des hommes, et dont nous ne jouissons que par eux; c'est le bien dont nous sommes le plus jaloux, parce qu'il peut être regardé comme le revenu de notre amour-propre.

Nous nous préférons aux autres, et nous voulons marquer la justice de cette préférence : voilà d'où naissent, et voilà où tendent l'amour de la gloire et l'ambition; mais ils n'ont de communs que leur principe et leur fin; et la manière dont tous les deux essayent de parvenir à leur but est absolument différente. L'ambitieux en cherche les moyens dans les titres, dans les dignités; il exige des hommes une dépendance forcée, et dès lors humiliante : celui qui aime la gloire aspire aussi à régner sur ses semblables; mais c'est à eux qu'il le demande, et de leur choix qu'il le veut obtenir. Il s'ensuit que la gloire peut être considérée, à un égard, comme un moyen de conciliation entre notre amour-propre et celui du reste des hommes, puisque le désir de l'acquérir n'est excité en nous que par l'idée avantageuse que nous avons de nous-mêmes, jointe au cas que nous faisons du jugement des autres.

Ce désir a eu de tout temps des avantages infinis pour la société; c'est lui qui a formé les grands empires, illustré les monarchies, soutenu les républiques, poli les mœurs, cultivé les arts, et créé enfin tous ces grands hommes à qui chaque siècle et chaque pays s'applaudissent d'avoir donné naissance.

Cependant le désir de la gloire a un inconvénient, qu'il serait trop heureux que les hommes évitassent, c'est de nous attacher si

spécialement aux vertus dont la gloire est la récompense, qu'il nous fait quelquefois oublier les autres. On est plus généreux qu'on n'est reconnaissant. Pourquoi? C'est que la reconnaissance n'est qu'une vertu de devoir, et la générosité une vertu d'éclat.

La considération semble être le prix réservé à la pratique de ces vertus obscures, que négligent les gens avides de gloire, qu'il est sans doute moins illustre d'obtenir, mais peut-être plus heureux de mériter; c'est à la considération que se bornent les prétentions de l'homme modéré, et elle pourrait tenir, dans l'ordre de la philosophie, le rang que tient la gloire dans l'ordre du préjugé.

## MADAME DU DEFFANT.

### UNE AVENTURE DE MONSIEUR D'ORLÉANS.

Le roi, après souper, va chez Madame Victoire; il appelle un garçon de la chambre, lui donne une lettre, en lui disant: « Jacques, portez cette lettre au duc de Choiseul, et qu'il la remette tout à l'heure à l'évêque d'Orléans. » Jacques va chez M. de Choiseul; on lui dit qu'il est chez M. de Penthièvre, il y va; M. de Choiseul est averti, reçoit la lettre, trouve sous sa main Cadet, premier laquais de Mme de Choiseul; il lui ordonne d'aller chercher partout l'évêque, de lui venir promptement dire où il est; Cadet, au bout d'une heure et demie, revient, dit qu'il a d'abord été chez monseigneur, qu'il a frappé de toutes ses forces à la porte, que personne n'a répondu; qu'il a été par toute la ville sans trouver ni rien apprendre de monseigneur. Le duc prend le parti d'aller à l'appartement dudit évêque, il monte cent vingt-huit marches, et donne de si furieux coups à la porte, qu'un ou deux domestiques s'éveillent, et viennent ouvrir en chemise. Où est l'évêque?... Il est dans son lit depuis dix heures du soir.... Ouvrez-moi sa porte.... L'évêque s'éveille.... Qui est-ce qui est là?... C'est moi, c'est une lettre du roi.... Une lettre du roi! hé! mon Dieu, quelle heure est-il?... Deux heures; et prend la lettre. Je ne puis lire sans lunettes.... Où sont-elles?... Dans mes culottes. Le ministre va les chercher, et pendant ce temps-là ils se disaient: « Qu'est-ce que peut contenir cette lettre? L'archevêque de Paris est-il mort subitement? Quelque évêque s'est-il pendu? » Ils n'étaient ni l'un ni l'autre sans inquiétudes. L'évêque prend la lettre; le ministre offre de la lire; l'évêque croit plus prudent de la lire d'abord; il n'en peut venir à bout, et la rend au ministre, qui lut ces mots: « Monseigneur l'évêque d'Or-

léans, mes filles ont envie d'avoir du cotignac; elles veulent de très-petites boîtes, envoyez-en; si vous n'en avez pas, je vous prie...» Dans cet endroit de la lettre il y avait une chaise à porteur dessinée; au-dessous de la chaise, « d'envoyer sur-le-champ dans votre ville épiscopale en chercher, et que ce soit de très-petites boîtes; sur ce, monsieur l'évêque d'Orléans, Dieu vous ait en sa sainte garde.

*Signé : LOUIS. »*

Et puis plus bas, en post-scriptum : « La chaise à porteur ne signifie rien; elle était dessinée par mes filles sur cette feuille que j'ai trouvée sous ma main. »

Vous jugez de l'étonnement des deux ministres; on fit partir sur-le-champ un courrier; le cotignac arriva le lendemain, on ne s'en souciait plus. Le roi lui-même a conté l'histoire, dont les ministres n'avaient point voulu parler les premiers. Si nos historiens étaient aussi fidèles que l'est ce récit, on leur devrait toute croyance.

#### UNE RENCONTRE DE JOSEPH II.

Dans un de ses voyages, je ne sais dans quel temps, ni dans quel lieu, l'empereur rencontra, sur le grand chemin, une chaise de poste versée, et celui à qui elle appartenait fort embarrassé; il s'arrêta, et lui offrit une place dans sa voiture; l'homme l'accepta. Ne se connaissant ni l'un ni l'autre, l'empereur l'interrogea, lui demanda d'où il venait, où il allait; il se trouva qu'ils faisaient la même route. L'homme à la chaise lui dit qu'il lui donnait à deviner ce qu'il avait mangé à son diner. « Une fricassée de poulets? dit l'empereur. — Non. — Un gigot? — Non. — Une omelette? — Non. » Enfin l'empereur rencontra juste : « Vous l'avez dit, » en lui tapant sur la cuisse. « Nous ne nous connaissons point, dit l'empereur; je veux vous donner à deviner à mon tour. Qui suis-je? — Peut-être un militaire. — Cela peut être, mais on est encore autre chose. — Vous êtes trop jeune pour être officier général,



Une aventure de Monseigneur d'Orléans (Mme de DEFFANY).

Mais mes filles ont envie d'avoir du cognac; elles veulent de très-jolies boîtes, envoyez-en; si vous n'en avez pas, je vous prie... » Dans cet endroit de la lettre il y avait une chaise à porteur dessinée; au-dessous de la chaise, on envoyait sur des champs dans votre ville épiscopale en chercher, et que ce soit de très-jolies boîtes; sur ce, monsieur l'évêque d'Orléans, Dieu vous en soit si sainte gardé.

Mme de Louv.

Et puis plus bas, en parenthèse, « La chaise à porteur ne signifie rien; elle était dessinée par mes filles sur cette feuille que j'ai trouvée sous ma main. »

Vous parlez de l'événement des deux ministres; on fit partir sur-le-champ un courrier; le cognac arriva le lendemain; on ne s'en occupa plus; ce fut moi-même à conté l'histoire, dont les ministres ne purent point vous parler les premiers. Si nos historiens savaient tout ce que l'écrit, on leur devrait toute croyance.

#### Mme de Louvaine de Joseph II.

Dans un de ses voyages, je ne sais dans quel temps, ni dans quel lieu, l'empereur rencontra, sur le grand chemin, une chaise à porteur, et celui à qui elle appartenait fort embarrassé; il savait, et moi aussi, que c'était dans sa voiture; l'homme l'accepta; se ne connaissant ni l'un ni l'autre, l'empereur l'interrogea, lui demanda où il allait, et se trouva qu'ils faisaient la même route; l'empereur lui demanda ce qu'il lui donnait à devenir de son voyage; il lui dit qu'il allait à une fricassée de poulets? — Une omelette? — Vous l'avez dit, » en lui montrant la lettre. — Vous ne savez point, dit l'empereur, je veux vous donner un conseil; son tour. Qui suis-je? — Peut-être un ministre. — Vous n'êtes que, mais on est encore autre chose. — Vous êtes trop jeune pour être officier général;



Une aventure de Monseigneur d'Orléans (Mme du DEFFANT).

vous êtes colonel? — Non. — Major? — Non. — Commandant?  
— Non. — Seriez-vous gouverneur? — Non. — Qui êtes-vous?  
êtes-vous donc l'empereur? — Vous l'avez dit, » en lui tapant sur  
la cuisse. Ce pauvre homme resta confondu, s'humilia, voulut  
descendre. « Non, non, lui dit l'empereur, je savais qui j'étais quand  
je vous ai pris, j'ignorais qui vous étiez; il n'y a rien de changé,  
continuons notre route. »